

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

## LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉ.

XXII

— Par quelle circonstance les deux femmes sont-elles à Mai-

son-Rouge ? demanda-t-il.

— C'est juste, vous ne savez rien... Je vais donc vous raconter brièvement ce que j'ai fait depuis que nous nous sommes vus à Paris...

Et Léopold Lanier commença un récit laconique de toutes ses démarches à Viry-sur-Seine, à Romilly, à Troyes et à Maison-Rouge.

Pascal l'écoutait avec une attention et un intérêt facile à comprendre. Sa respiration s'arrêta et son visage prit des teintes vertes lorsque arrivèrent les dramatiques péripéties du chemin de fer, et le moment où Léopold, déguisé en contrôleur des billets, tirait son couteau-poignard et s'appêtait à frapper Ursule et Renée.

— Si la maudite neige ne s'était mise de la partie, dit le misérable en forme de conclusion, les deux femmes, à cette heure, ne seraient plus géantes...

L'entrepreneur passa sa main sur ses yeux comme pour éloigner le tableau sinistre qui malgré lui s'offrait à sa vue.

— Maintenant, quels sont vos projets et vos plans, fit-il.

— J'ai l'intention de me concerter avec vous à ce sujet répliqua Léopold.

— Eh bien, concertons-nous tout de suite.

— Soit, mais d'abord j'ai besoin de savoir combien de temps vous comptez rester absent de Paris.

— Un jour ou deux, pas davantage...

— Est-il indiscret de vous demander où vous allez ?...

— Nullement, je vais à Romilly

— A Romilly ? répéta Léopold.

— Oui.

— Je l'avais deviné et cela me tracassait l'esprit. Avez-vous reçu, officiellement ou officieusement, quelque avis concernant la succession ?

— Pas le moindre... J'ai été avisé par dépêche que ma belle-sœur était malade à Romilly et je vais la voir...

— Ah ! vous m'ôtez un rude poids de dessus la poitrine... J'avais peur de voir notre affaire enrayée...

Le train stoppait en gare de Pont-sur-Seine. La portière s'ouvrit. Un voyageur s'appêta à monter dans le compartiment. Pascal se pencha vers son complice

— Plus un mot ! lui dit-il vivement et à voix basse. Retournez à Maison-Rouge... Je vous y ferai savoir le jour et l'heure de mon passage. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble à Romilly...

Le voyageur entra

dans le compartiment. Léopold répondit à Pascal par un signe de tête, rajusta ses lunettes, remonta son cache-nez, s'accota dans son angle et parut s'endormir.

Treize minutes plus tard on arrivait à Romilly. L'entrepriseur et le réclusionnaire évadé quittèrent le train.



Et Pascal, n'étant plus maître de lui-même, leva la main sur Paul. (p. 19.)

— Attendez à Maison-Rouge... répéta Pascal au bandit.

— Jo repars dans une heure, répondit ce dernier.

Et il se dirigea vers un des oncles voisins de la gare. Pascal, ne sachant dans quelle maison se trouvait la veuve de Dominique Bertin, devait questionner pour obtenir des renseignements. Il franchit le seuil du premier hôtel qui se trouva sur son chemin.

Dans les petites villes où les faits nouveaux propres à alimenter la curiosité sont rares, tout se sait très vite. Le renseignement demandé ne se fit point attendre et Pascal apprit qu'une voyageuse dont on ignorait le nom, était tombée malade à « l'Hôtel de la Marine. »

L'entrepreneur s'y rendit en toute hâte. Nous l'y précéderons.

## XXIV

L'état de Marguerite, nos lecteurs s'en souviennent, était fort alarmant. Le docteur diagnostiquait une fièvre cérébrale.

La pauvre femme avait été cruellement frappée, mais grâce à l'intervention rapide du médecin, à ses prescriptions intelligentes, et aux soins de toute nature prodigués à la malade, le danger disparut presque aussitôt.

Marguerite, dès le second jour, reprit pleinement possession de son intelligence et put penser à sa fille dont la trace était perdue pour elle, à la mort de Robert, à tout ce qui avait causé ses douleurs, à tout ce qui entravait ses désirs maternels...

Le péril n'existait plus, nous le répétons, mais la malade restait incapable de se mouvoir, la fièvre brûlait encore le sang dans ses veines, il lui fallait garder le lit. C'est alors qu'elle fit appeler le maître de l'hôtel et le pria d'adresser à son intendant Jovelet la dépêche qui nous est connue. Jovelet arriva le lendemain.

Marguerite, que sa faiblesse momentanée rendait impuissante, ne pouvait donner suite personnellement aux recherches commencées pour retrouver sa fille, mais elle ne voulait pas que ces recherches fussent interrompues, sachant bien qu'un retard suffit parfois pour tout compromettre. Elle pensa donc à Jovelet qui devait, selon toute apparence, connaître ou du moins soupçonner une partie de son secret. En raisonnant ainsi, Marguerite ne se trompait pas.

Jovelet devinait un mystère et ses conversations avec Prosper, son prédécesseur, sans compter les « ou dit » recueillis à droite et à gauche, l'avaient suffisamment édifié sur la nature de ce mystère. Le départ de sa maîtresse aussitôt après la mort d'un odieux mari, l'obscurité dont elle entourait à dessein le but de son voyage, ne pouvaient que le confirmer dans ses suppositions.

Marguerite l'accueillit avec joie, ne s'attarda point en des explications inutiles, lui confia qu'elle avait le plus grand intérêt à trouver les traces d'une jeune fille qui lui était chère, et lui donna l'ordre de se rendre le jour suivant au château de Viry-sur-Seine et d'épier la femme de confiance qui, sans le moindre doute, à un moment donné, irait rejoindre la jeune fille en question.

Honnête homme et serviteur dévoué, Jovelet aimait et respectait sa maîtresse.

— Madame ne me dit pas tout, pensa-t-il. Mais ce qu'elle me cache ne me regarde pas...

Il obéit donc sans commentaires, et après avoir attendu la visite quotidienne du médecin pour être rassuré de plus en plus

sur l'état de madame Bertin, il partit afin de se renseigner, au château de Viry, au sujet des agissements de madame Ursule.

C'est pendant son absence que Pascal Lantier se présenta à « l'Hôtel de la Marine » où il fut reçu par le patron lui-même, auquel il dit :

— Vous avez ici, depuis quelques jours, une dame malade. N'est-il pas vrai ?

— Oui monsieur...

— Madame veuve Bertin ?...

— C'est bien le nom que j'ai inscrit sur mon registre...

— Je suis son parent par alliance... Hier, en me présentant à sa demeure, j'ai appris qu'elle était malade à Romilly, dans votre hôtel, et je viens vous demander de ses nouvelles...

— Grâce aux soins du docteur, un habile homme, monsieur, la pauvre dame est hors de danger, mais elle nous a bien effrayés tous et le docteur lui-même ne répondait de rien ! Ah ! elle lui doit une fière chandelle !

— Et vous m'affirmez que le péril n'existe plus ?

— Oui, monsieur ; la guérison, désormais, est une affaire de temps...

— Puis-je voir ma parente ?...

— Je vais le lui demander... Quel nom dirais-je à madame Bertin ?

— Annoncez-lui Pascal Lantier, son beau-frère.

Le patron salua et reprit :

— Veuillez me suivre, monsieur...

Il gagna l'escalier conduisant aux chambres des voyageurs et s'arrêta au premier étage devant une porte à laquelle il frappa légèrement,

Victoire, une des servantes de l'hôtel, se trouvait auprès de la malade et vint ouvrir.

— C'est le patron... fit-elle en se tournant vers Marguerite.

— Qu'il entre ! murmura celle-ci d'une voix faible.

Le maître d'hôtel s'approcha du lit, laissant Lantier sur le carré.

— Madame, dit-il, je ne suis pas seul.

— Est-ce le docteur qui vous accompagne ? demanda la veuve.

— Non, madame. C'est un visiteur que je viens vous annoncer.

— Un visiteur ?... répéta Marguerite avec une vague inquiétude.

— Oui, madame... et venu de Paris exprès pour vous voir.

— Qui donc ?

— Votre beau-frère, M. Pascal Lantier...

Ce nom, qu'elle s'attendait si peu à entendre prononcer, fit tressaillir la malade.

Comment Pascal savait-il qu'elle était à Romilly ? Connaisait-il son secret ? Cela lui importait peu, après tout... Elle n'avait plus rien à cacher... Elle était libre enfin et ne devait de comptes à personne...

— Eh bien ! reprit-elle après une seconde de réflexion faites entrer M. Lantier... je serai heureuse de le voir...

Pascal avait entendu. Il se hâta de franchir le seuil, tandis que le maître d'hôtel se retirait avec la servante, et il se dirigea vers sa belle-sœur dont le visage profondément altéré et presque méconnaissable le frappa d'étonnement.

La pauvre femme lui tendit la main.

— Ma chère Marguerite, dit Pascal d'un ton ému en serrant cette main fiévreuse, hier à votre hôtel, j'ai su que vous étiez

loi, et très malade... Cette nouvelle m'a bouleversé... Je n'ai pu maîtriser mon inquiétude... Le seul moyen de me rassurer était de venir... Je suis venu...

— Je vous remercie, mon ami, et je suis touchée d'une démarche qui me prouve votre affection... dont je ne doutais pas... Asseyez-vous là... près de moi...

Pascal s'installa au chevet du lit.

— Grâce au ciel, murmura-t-il, vous êtes beaucoup mieux, je le sais...

— Oui, je suis hors de danger maintenant. Le docteur qui me soigne a fait un vrai miracle... Sans lui vous ne m'auriez pas revue vivante...

— Que vous est-il arrivé ?

— Une congestion au cerveau, suivie d'un commencement de fièvre cérébrale...

— Comment se fait-il que vous soyez à Romilly ? Vos gens n'ont pu m'expliquer le motif de votre départ et le but de votre voyage...

— Il ne sait rien... pensa Marguerite. Tant mieux...

— Sans mademoiselle de Terrys, poursuivait Lantier, qui est allée rue de Varennes, j'ignorerais votre absence... Elle se désole de n'avoir point de nouvelles de vous, et m'a prié de faire tout au monde pour lui en donner...

— Chère Honorine ! Elle m'aime comme si j'étais sa mère, et je lui rends bien sa tendresse... Et Paul ?... Parlez-moi de Paul...

— Je suis parti si brusquement que je n'ai pu le voir... sans cela je l'aurais amené...

— Vous auriez eu tort d'interrompre ses travaux.

Il était question de Paul, et l'intonation de Marguerite en prononçant son nom prouvait tout l'intérêt qu'elle portait au jeune homme. Néanmoins Pascal ne jugea point à propos de démasquer si vite ses batteries et de montrer à quel point sa démarche était intéressée.

— Mais, reprit-il, tout à l'heure vous ne m'avez pas répondu... A moins que ma question ne soit indiscreète, apprenez-moi comment vous vous trouvez loin de Paris, dans un pays où je ne vous savais aucune attache...

Marguerite répliqua, sans montrer le moindre trouble :

— Des affaires entamées par M. Bertin exigeaient une solution immédiate et m'imposaient ce voyage précipité...

— Si vous m'en aviez dit un mot, je me serais offert pour vous éviter un déplacement.

— Ma présence était indispensable...

— Mais ce mal presque foudroyant ! ! résultait-il d'une déception, d'un chagrin ?

— Pas le moins du monde... Le froid excessif m'a saisi en chemin de fer et a déterminé la congestion à laquelle j'ai failli succomber...

La malade déguisait avec aplomb la vérité, et rien d'ailleurs n'était plus vraisemblable que l'explication donnée par elle.

Si Pascal avait su la moitié de son secret, elle n'eût point hésité peut-être à le lui confier entièrement. Il ignorait tout. A quoi bon lui dévoiler la honte d'un passé douloureux ? — A quoi bon lui apprendre la faute commise avant le mariage et dont une preuve vivante existait.

— S'il doit connaître un jour la vérité, pensait Marguerite, mieux vaut qu'elle lui soit révélée par un autre que moi...

— Enfin, dit Pascal, répondant à la dernière phrase de sa

belle-sœur, le médecin vous a-t-il promis que votre convalescence serait courte ?

— Il m'a donné l'assurance que dans huit jours je pourrais sans imprudence retourner à Paris...

— Je viendrai vous chercher...

— Merçi mille fois, mais à quoi bon ?... Pourquoi vous enlever à vos occupations ?...

— Pour ne point vous laisser voyager seule...

— Je ne suis pas seule...

— Ah ! fit Pascal avec une feinte surprise.

Marguerite reprit :

— Jovelet est arrivé hier, et je puis compter sur lui...

— Où donc est-il ?

— En mission, à propos des affaires de feu mon mari...

La malade, redoutant des questions nouvelles, changea le sujet de l'entretien.

— Ainsi, dit-elle, vous êtes venu à Romilly uniquement pour me voir ?

— J'espère que vous n'en doutez pas... je ne pouvais avoir de plus pressant motif...

— Merçi encore... vous passerez la journée et la nuit à l'hôtel ?

— Oui... Demain seulement je partirai...

— Vous dînez dans ma chambre auprès de mon lit.

— C'est mon désir, s'il n'en doit résulter pour vous aucune fatigue.

— Aucune... Je me sens relativement forte ce soir... je ne vous tiendrai pas tête à la table, mais votre présence et votre conversation seront précieuses pour moi... Nous parlerons de vous, de vos entreprises, de vos intérêts, et surtout de Paul, de mon cher Paul...

— Oui, certes, répondit Pascal saisissant aux cheveux l'occasion qui se présentait si favorable ; et puisque vous voulez bien porter à votre neveu un intérêt très vif, je vous entretiendrai d'un projet que j'ai conçu, et dont je crois vous avoir dit quelques mots déjà mais tout à fait en l'air...

— Un projet ?... Quel projet ?

— Il s'agirait d'un mariage possible entre mon fils et mademoiselle de Terrys...

— Je me souviens, et je crois qu'Honorine ne ferait aucune objection, mais je me souviens aussi d'avoir causé avec Paul à ce sujet, et j'ai compris qu'il s'y prêterait difficilement...

— Pur enfantillage de sa part !

— Il ne m'a point expliqué ses motifs et, l'heure n'étant pas venue de parler sérieusement d'une chose que j'approuverais de toutes mes forces, il m'a paru inutile d'insister...

— Peut-être aujourd'hui Paul n'aurait-il plus les mêmes idées, reprit Lantier ; d'ailleurs, en admettant qu'il les eût encore, nous pourrions triompher, vous et moi, de ses maladroitesses hésitations... Le mariage dont il s'agit assurerait son avenir et lui donnerait un bonheur certain... Je crois le moment particulièrement favorable pour une nouvelle et pressante tentative, et mon avis est de ne point la retarder... il y a urgence...

— Pourquoi ?

— M. de Terrys a peu de temps à vivre...

— Est-ce certain ?

— Malheureusement, oui... Il le sent... il me l'a dit... Or, vous avez sur lui une influence énorme... Donc il faudrait conclure le mariage avant sa mort...

— Honorine et son père ont confiance en moi, c'est vraie...

— Une confiance illimitée... ils n'agiront que d'après vos conseils... et vous aimez Paul...

— Comme s'il était mon fils...

— Jo le sais, aussi je ne questionne pas, je constate... Il est l'unique enfant d'une sœur qui vous était bien chère... Depuis sa plus tendre enfance, vous avez été une mère pour lui..., les preuves de votre affection ne se sont jamais démenties...

— Je ne demande qu'à lui en donner de nouvelles...

— Cela aussi je le sais, ma chère Marguerite ; c'est donc avec confiance que je vous parle de son avenir et que je vous demande de faire auprès de lui une démarche pressante...

— Je suis prête, mais s'il me répond qu'Honorine ne lui inspire aucun amour ?

— Vous lui ferez comprendre sans peine à votre entrevue très prochaine, car je vous l'enverrai dès mon retour à Paris, que l'amour n'est point du tout indispensable au début du mariage, et qu'il arrive infailliblement un peu plus tard... Votre neveu se laissera convaincre et ne sera pas assez naïf pour refuser la main d'une jeune fille riche et charmante, qui ne demande qu'à l'aimer...

— Ceci je le constate... Paul est très avant dans ses bonnes grâces... Elle serait éprise de lui, sans le savoir, que je n'en serais point surprise...

— Si Paul hésitait, il serait fou ! Songez-y donc, une femme adorable et une dot de plus d'un million !

— Je vous arrête là, mon cher beau-frère... interrompit Marguerite. La difficulté viendra peut-être de ce million dont vous parlez... Vous êtes lié avec le comte et je connais à fond Honorine... Tous deux sont des esprits positifs, ce qu'on appelle aujourd'hui des gens « pratiques... » Honorine voudra, j'en suis sûre, être épousée pour elle-même et non pour sa dot. Le mariage ne deviendra donc passible que si Paul apporte une fortune à peu près égale à celle de mademoiselle de Terrys...

Pascal Lantier attendait cette phrase. Il avait manœuvré fort adroitement, dans le but de l'amener sur les lèvres de sa belle-sœur. En l'entendant prononcer, il fronça les sourcils et prit une physionomie déconfitée.

— Vous voilà devenu bien sombre ! continua Marguerite. La question de la dot vous embarrasse... je m'en doutais...

— Elle fait plus que m'embarrasser, répliqua Pascal, elle anéantit mes espérances !...

— Enfin, vous pouvez faire quelque chose ?

— Rien en ce moment... Mon capital est immobilisé dans les affaires...

— Vos maudites constructions !

— N'en dites pas de mal ! Elles seront pour mon fils la source d'une grosse fortune...

— Fortune éventuelle, soumise à des chances plus ou moins heureuses, et que le comte et sa fille n'accepteront point comme argent comptant.

— Hélas ! Allons, n'y pensons plus... C'est un beau rêve qui s'envole...

L'entrepreneur poussa un long soupir, pris son front dans ses mains et pendant quelques secondes resta muet. Marguerite respecta son silence.

Tout à coup Pascal releva la tête.

— Mais, j'y songe, s'écria-t-il, tout peut s'arranger...

— Vous avez trouvé un moyen ? demanda vivement la veuve.

— Un moyen qui dépend de vous seule...

— Expliquez-vous...

— Votre cœur est excellent... vous aimez Paul comme s'il était votre fils, — vous l'avez dit tout à l'heure ! — Venez-nous en aide...

Ce fut au tour de Marguerite de froncer le sourcil.

— Vous venir en aide, répéta-t-elle. Et comment ?

— La mort de votre mari vous laisse la libre disposition d'une fortune bien supérieure à celle de M. de Terrys...

Madame Bertin tressaillit. Elle devinait la requête que son beau-frère allait lui présenter et, décidée à un refus, elle sentait combien une réponse négative serait embarrassante à formuler.

— Sans doute... murmura-t-elle.

— Je vous ai entendue affirmer plus d'une fois que, si vous deveniez veuve, vous ne vous remarieriez jamais... reprit Pascal.

— Je suis toujours dans les mêmes idées...

— Vous n'avez pas d'enfants...

Ces mots serrèrent douloureusement le cœur de Marguerite. La pauvre femme fut au moment de fondre en larmes, d'éclater en sanglots ; mais, voulant garder son secret, elle eut la force de se contenir.

Lantier poursuivit :

— Et si vous aviez la générosité d'assurer après vous à votre neveu, par une donation en règle, une partie des biens qui vous appartiennent, le mariage pourrait se conclure...

Le coup était porté. Pascal s'arrêta.

Les yeux fixés sur le visage de Marguerite il attendait, ne prévoyant aucun obstacle, et fermement convaincu que sa belle-sœur abonderait dans son sens.

La mère pensait à sa fille.

Après un assez long silence, madame Bertin murmura :

— Ma réponse va vous étonner, mon cher Pascal, certain comme vous l'êtes de mes dispositions bienveillantes pour mon neveu... J'aime Paul de tout mon cœur vous le savez, et il le sait aussi, lui ; mais ce que vous me demandez est impossible...

L'entrepreneur pâlit.

— Impossible !... répéta-t-il d'une voix étranglée.

— Oui...

— Paul a-t-il donc démérité à vos yeux ?...

— Jamais !... Le cher enfant est digne de toute l'affection qu'il m'inspire, mais encore une fois je ne puis faire ce que vous souhaitez...

— Vous aimez Paul, et vous refusez impitoyablement d'assurer son avenir !

— Je n'ai pas le droit de consentir...

— Pas le droit ! mais votre fortune est bien à vous... vous êtes libre d'en disposer à votre guise, et mon fils est votre seul héritier légal...

Marguerite baissa la tête sans répondre. Lantier continua avec entraînement, comme si l'amour paternel avait été l'unique mobile de son existence :

— Le bonheur de Paul est en jeu... ce bonheur, un mot de vous suffirait pour l'assurer, et votre cœur ne vous refuse qu'un refus ! M'avez-vous bien compris ? Il ne s'agit point de vous dépouiller... Je ne demande rien pour mon fils de votre vivant... Vous garderez tous vos revenus... Que M. de Terrys ait la certitude que Paul un jour sera possesseur d'une fortune à peu près égale à celle de sa fille, et toute objection de sa part disparaîtra... Ce n'est pas impossible, cela, c'est facile et, à moins qu'il n'ait commis des fautes ignorées de moi dont vous le punissez par

voire abandon à l'heure où pour lui vous pouvez tout, j'ose compter sur vous et j'y compte...

— Pascal, balbutia Marguerite, les yeux pleins de larmes et les mains agitées d'un tremblement nerveux, vous me torturez... Croyez-vous que je ne serais pas heureuse de donner à mon neveu une preuve de ma tendresse?...

— Qui vous en empêche?

— Je vous ai dit que je n'avais pas le droit de disposer de ma fortune...

— A mon tour je réponds : C'est impossible !...

— C'est la vérité cependant... ma fortune n'est pas à moi... ma fortune appartient...

— A qui donc?... demanda Pascal haletant.

Marguerite cacha son visage entre ses deux mains et répondit d'une voix très basse et presque indistincte :

— A ma fille...

Le beau-frère de madame Bertin chancela sous le coup de cette révélation inattendue.

— A votre fille !... répéta-t-il avec stupeur.

Marguerite fit un signe de tête affirmatif.

— Vous vous jouez de moi !... reprit Pascal, refusant de croire à ce qu'il venait d'entendre. Vous n'avez pas d'enfant...

— Le mariage ne m'en a pas donné ; mais, puisque vous abusez sans pitié de ma faiblesse pour m'arracher un secret que je voulais garder, je vais tout vous apprendre. Aussi bien, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudra bien que ce secret soit connu de tous...

Lantier, anéanti, bouleversé écoutait sa belle-sœur comme on écoute les voix qui parlent dans un rêve. La veuve, sans le regarder, poursuivit :

— Avant mon mariage j'ai commis une faute que je ne prétends point atténuer... Mon extrême jeunesse était ma seule excuse. De cette faute naquit une fille qui me fut enlevée presque aussitôt après sa naissance... Mon père cacha ma honte et voulant à tout prix la fortune pour moi, me contraignit à me marier... J'ai souffert pendant dix-neuf ans tout ce qu'on peut souffrir... ignorant ce qu'était devenue ma fille... la croyant morte. Enfin l'heure de la délivrance est venue... J'ai commencé mes recherches sans perdre une minute. Elles ont amené un résultat immédiat. Mon enfant existe, j'en ai la preuve... Vous comprenez maintenant, Pascal, que ma fortune est à elle, tout entière à elle, et que je n'en puis rien distraire !... Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

Une lueur jaillit des paupières baissées de Lantier et s'éteignit aussitôt.

— Et cette enfant perdue depuis dix-neuf ans, vous l'avez retrouvée ? demanda-t-il d'un ton singulier, au lieu de répondre à la question de Marguerite.

— Pas encore mais, je vous le répète, j'ai la certitude de son existence. Ce soir peut-être j'apprendrai où elle est... je saurai où je pourrai la rejoindre, la couvrir de mes baisers et oublier, en la pressant contre mon cœur, ce que j'ai si longtemps souffert.

Pascal courbait la tête et son visage offrait une expression farouche. Marguerite continua :

— Je sais bien, mon cher beau-frère, que mon égoïsme, ou plutôt mon devoir maternel, dérango vos calculs et anéantit vos espérances... Je compatissais à la déception que vous éprouvez, mais vous êtes père, vous aimez Paul comme j'aime ma fille, et vous devez me comprendre. Vous m'adressiez une demande pour

assurer son avenir... C'est la preuve que j'ai raison de vouloir assurer l'avenir de mon enfant... Vous disiez : « Tout pour mon fils !... » Je réponds : « Tout pour ma fille !... »

L'entrepreneur releva la tête. Sa figure n'exprimait plus que la résignation.

— Vous avez raison, je le comprends... fit-il avec douceur. Il ne me reste qu'à solliciter de vous un double pardon... Pardonnez-moi ma requête indiscreète... Pardonnez-moi surtout de vous avoir contrainte par mon insistance à me révéler vos secrets.

Marguerite lui tendit la main.

— Je n'ai rien à vous pardonner... répliqua-t-elle, et maintenant je me sens heureuse que cette conversation ait eu lieu...

— Il est si doux de s'épancher dans le sein d'un ami, d'un parent, en qui on peut avoir toute confiance... dit Pascal avec hypocrisie. Et vous avez l'espoir de revoir bientôt votre fille ? continua-t-il.

— Oui.. Jovelet surveille en ce moment une femme qui doit sans aucun doute aller la rejoindre dans l'endroit où son père la cache depuis tant d'années...

Pascal tressaillit. Ces paroles éveillaient son attention. Il trouvait une coïncidence étrange entre ce que lui disait Marguerite et ce que lui avait raconté le prétendu Valta. Afin d'acquiescer une certitude, il questionna.

— Et le père de cette enfant ? fit-il.

— Mort... répondit la malade d'une voix sourde.

De nouveau Pascal tressaillit.

— Mort... répéta Marguerite. Le jour même où, libre enfin je lui réclamais ma fille...

— Et c'est à Romilly qu'habitait cet homme?... reprit Lantier. C'est à Romilly qu'il est mort?...

— Non... murmura la veuve avec un embarras manifeste.

— Où donc ?

— Au château de Viry-sur-Seine...

— Mais alors, s'écria Pascal pris d'une fièvre soudaine, votre fille est la fille de Robert Vallerand !

— Oui de Robert Vallerand, votre oncle, qui pour se venger de l'apparente trahison que m'imposait l'implacable volonté de mon père, m'enlevait mon enfant et révélait lâchement ma frute à mon mari ! Vous devez comprendre maintenant pourquoi Dominique Bertin, si follement épris de moi d'abord qu'il donnait des millions pour m'épouser, me haïssait et me martyrisait ! C'était un châtement !... et pourquoi il exérait votre famille à vous, dont le chef avait épousé une Vallerand...

— Oui... oui... je comprends... murmura Pascal, dont le cerveau était littéralement en feu. Cette enfant est ma proche parente... la parente de Paul... et vous allez la retrouver... la chérir...

— La chérir de toutes mes forces !! répliqua Marguerite qui ne pouvait deviner les pensées sinistres de son beau-frère. Que d'amour je lui dois, à cette chère fille, privée de la tendresse de sa mère pendant tant d'années ! ! Ah ! je lui payerai largement ma dette, et Dieu sait avec quels transports de bonheur !

— Êtes-vous certaine que Jovelet découvrira sa retraite ?

— Le contraire me paraît impossible...

Lantier se dit à voix basse :

— Alors tout serait perdu ! Valta ne pourrait agir et la fortune m'échapperait ! ! Que faire ?

En ce moment un pas rapide retentit dans l'escalier et

s'arrêta sur le carré du premier étage. On frappa doucement à la porte.

— Entrez ! fit Marguerite.

La porte s'ouvrit.

Jovelet parut.

L'intendant de feu Dominique s'arrêta sur le seuil, très étonné de la présence de Pascal Lantier.

Ce dernier ne respirait plus. Jovelet était-il sur la piste de la fille de Marguerite ?

L'éroulement, dans ce cas, serait absolu et irrémédiable.

— Entrez, Jovelet... dit vivement la malade, entrez et ne me faites point languir... Vous pouvez parler devant mon beau-frère... Quo savez-vous ? .. Qu avez-vous à m'apprendre ?...

— Rien, madame... répliqua le personnage ainsi interpellé.

— Comment rien ?...

— Rien, du moins, de ce que madame désirait connaître...

— Mais cette femme, cette gouvernante ?

— Madame Ursule Sollier... Elle est partie du château de Viry-sur-Seine...

— Depuis quand ?

— Depuis trois jours.. Le soir même du convoi de feu le député Robert Vallerand...

— Où allait-elle ?...

— La voiture du château l'a conduite à Romilly... au chemin de fer...

— Et là, quelle direction a-t-elle prise ?

— On l'ignore absolument.

Pascal respira ; une sorte de sourire écarta ses lèvres minces et blafardes.

— Et vous n'avez pas cherché, questionné ? poursuivit la malade dont le visage exprimait une angoisse indicible.

— J'ai questionné, madame, j'ai cherché, mais je n'ai pu obtenir qu'un seul renseignement...

— Lequel ?...

— C'est que la dame de confiance, madame Ursule Sollier, a laissé ses malles au château de Viry-sur-Seine, et qu'elle doit écrire pour qu'on les lui envoie quand elle aura choisi le lieu de sa future résidence...

— Mon Dieu ! balbutia la malade dont les larmes, en un instant, monderent le visage. C'est à peine un indice, cela ! Rien de précis !... rien qui puisse me guider, et quand je erois toucher au bonheur c'est la déception qui m'attend, c'est le désespoir qui m'est réservé !

— Calmez-vous, ma chère Marguerite, dit Lantier en serrant les mains de sa belle-sœur avec un redoublement d'hypocrisie, et comptez sur ceux qui vous aiment !. . Ce qu'une femme ne pourrait faire, je le ferai, moi !... Je vous aiderai dans vos recherches... Je m'y consacrerai corps et âme... Ce bonheur qui jusqu'à présent n'est qu'un rêve et semble fuir devant vous, deviendra réalité, quand je devrais, pour vous le donner, fouiller le monde entier...

Madame Bertin, sans défiance, se laissa prendre à l'accent du misérable.

— Ah ! vous êtes bon ! s'écria-t-elle. Un dévouement comme le vôtre me console de bien des douleurs et rend l'espoir à mon âme découragée.. Oui, je compte sur votre assistance... Vous me viendrez en aide...

— Je vous le jure !

— Merci, Pascal !... Si cette Ursule Sollier est allée

rejoindre ma fille, je sais maintenant où nous pourrions retrouver sa trace...

— Vous savez cela ?

— Oui.

— Où donc ?

— Chez Monsieur Auguy, notaire à Paris, rue des Pyramides.

— Chez monsieur Auguy ?... répéta Pascal avec inquiétude. Qui vous fait supposer cela ?...

— Une lettre adressée à ce notaire par Robert Vallerand s'est trouvée dans mes mains pendant quelques secondes... On me l'a prise, cette lettre, on me l'a brutalement arrachée, mais j'avais eu le temps d'en lire l'adresse, et mon instinct me dit que le fil qui doit me conduire au but est là est non ailleurs...

Pascal gravait dans sa mémoire chacune des paroles de sa belle-sœur. Des difficultés insurmontables peut-être, de graves dangers, lui paraissaient résulter de ces paroles. Il avait hâte de conférer à ce sujet avec son complice Valta qui l'attendait à Maison Rouge.

Quoique Marguerite eût recouvré déjà quelque force, les émotions résultant de l'entretien qui venait d'avoir lieu l'avaient brisée. Elle retomba sur son oreiller dans un état de prostration complète.

— Je crois que madame a besoin de repos... dit Jovelet à demi-voix. Ne pensez-vous pas comme moi qu'il serait sage de la laisser dormir ?

Pascal fit un signe affirmatif et se retira avec l'intendant. Celui-ci envoya Victoire reprendre son service auprès de la malade, et Lantier, après avoir prévenu qu'il dînerait dans la chambre de madame Bertin, quitta « l'Hôtel de la marine, » se rendit au bureau télégraphique et fit passer à l'adresse de Valta une dépêche ainsi conçue :

« Demain, je m'arrêterai à Maison-Rouge. Affaire urgente. »

« PASCAL. »

Cette dépêche expédiée, l'entrepreneur entra dans un café et quoique très sobre d'habitude, se fit servir un carafon de rhum qu'il vida jusqu'à la dernière goutte, afin de s'étourdir. Malgré sa force de volonté, un usage sombre s'étendait sur son esprit. Il sentait le découragement envahir son âme.

— Tout va mal ! murmura-il. Cette fille de Robert Vallerand anéantit ma dernière ressource et brise mon dernier espoir... Elle rend le mariage de Paul impossible... Elle me vole l'héritage de mon oncle et la fortune de Marguerite qui devait revenir à mon fils ! Par elle je suis doublement perdu, et d'un moment à l'autre, par le notaire de Paris, la mère peut retrouver sa trace ! Valta est un homme d'action qui ne reculera devant rien, il l'a prouvé déjà ! Lui seul peut me sauver... je vais m'abandonner à lui...

Pascal revint à l'hôtel et monta chez sa belle-sœur que deux heures de sommeil avaient complètement remise. Il dina près de son lit. Aucune allusion ne fut faite à ce qui s'était dit dans la journée.

Aussitôt après le repas Lantier souhaita le bonsoir à Marguerite, gagna sa chambre et se mit au lit, non pour dormir, mais pour examiner la situation sous toutes ses faces. Le lendemain matin il vint prendre des nouvelles de sa belle-sœur.

— J'ai passé une bonne nuit... répondit la veuve ; le docteur, qui sort d'ici est très content de moi et m'a permis de pren-

dro un peu de nourriture... Je déjeunerai donc en même temps que vous...

— Co que vous m'apprenez mo rend bien heureux... La marche de votre convalescence sera désormais très rapide... Tout en déjeunant vous m'apprendrez ce que je dois faire relativement à la chose importante qui vous préoccupe, et je retournerai à Paris...

— Depuis hier j'ai réfléchi beaucoup... fit madame Bertin.

— Et le résultat de vos réflexions ?...

— Est que je ne profiterai point de votre bon vouloir, mon cher Pascal, en ce moment du moins... Jusqu'à nouvel ordre j'agirai seule... Je n'en suis pas moins profondément touchée de l'assistance que vous m'avez si généreusement offerte, et ma gratitude vous est acquise... Je sera bientôt à Paris... Je dirai tout au notaire à qui la lettre de Robert Vallerand était adressée, et il ne refusera pas de m'apprendre ce que j'ai un si grand intérêt à connaître... Bref, j'espère en l'avenir...

— Tant mieux ! La confiance est l'avant-courour du succès... Je souhaite que vous n'avez pas besoin de moi, mais souvenez-vous, chère Marguerite, que le jour où mon dévouement vous deviendrait utile, vous pourrez le mettre à l'épreuve...

— Je le ferai sans hésiter !... Je crois à votre affection, et je suis sûr que vous ne m'en voulez pas de mon refus d'hier...

— Comment vous voudrais-je ? Je comprends trop bien vos motifs et, dans la situation où vous êtes, j'agirais comme vous agissez.

Marguerite serra cordialement la main de son beau-frère. Pascal quitta Romilly par le train de quatre heures dix minutes, qui devait arriver à Maison-Rouge à cinq heures quarante-cinq. Il faisait nuit noire.

Léopold Lantier, que son cousin le constructeur ne connaissait que sous le nom de Valta, était retourné immédiatement à Maison-Rouge et avait repris possession de sa chambre à « l'Hôtel de la Gare. »

Ayant eu soin de se faire inscrire en qualité de voyageur de commerce, son séjour dans la petite ville n'étonnait personne.

Au moment où on lui remit la dépêche expédiée de Romilly, il était à table, en train de dîner. Cette dépêche laconique l'inquiéta comme la première.

Pascal Lantier l'avertissait qu'il s'arrêterait le lendemain à Maison-Rouge et lui parlait « d'affaire urgente ! »

Quelque chose d'imprévu et de très grave se produisait, il n'en doutait pas. La démarche de son cousin lui semblait prodigieusement imprudente, mais il ne pouvait l'empêcher.

A quelle heure arriverait Pascal ? La dépêche étant muette à ce sujet, Léopold se dit qu'il devait surveiller l'arrivée de son complice sans attirer l'attention. Il occupait à l'hôtel une chambre modeste dont l'unique fenêtre donnait sur la place de la Gare. Léopold fit de cette fenêtre son observatoire.

Aux heures des trains venant de Romilly ils inspectait la place et examinait avec attention les voyageurs sortant de la gare, prêt à descendre et à courir au devant de Pascal dès qu'il l'apercevrait.

Pendant toute la journée son attente fut vaine et, la nuit venue, de sa fenêtre il ne pouvait plus rien voir. En conséquence il se rendit à la gare pour l'arrivée du train de cinq heures quarante-cinq et il franchit le seuil de la salle d'attente juste au moment où ce train stoppait.

Quelques personnes descendirent. Dans le nombre se trouvait Pascal. Il reconnut Léopold et vint droit à lui.

— Votre démarche est bien compromettante... lui dit à voix basse le faux Valta.

— Ce que j'ai à vous apprendre ne comportait aucun retard... répliqua Lantier.

— Qu'est-ce donc ?

— Tout est perdu...

— Ah ! diable ! murmura Léopold avec un petit frisson.

Pascal continua :

— Oui, tout est perdu... à moins que nous ne trouvions un moyen...

— L'éroulement n'est donc pas définitif ? interrompit l'ex-réclusionnaire. Vous m'avez fait une peur ! Eh ! bien, ce moyen, nous le trouverons...

— Je l'espère, mais pour cela il faut nous entendre...

— Entendons-nous, mais soyons prudents et n'ayons pas l'air de nous être donné rendez-vous...

— C'est possible et facile... Comment êtes-vous inscrit à votre hôtel ?

— Voyageur de commerce...

— Je serai voyageur ainsi que vous, et nous serons censés nous connaître...

— Excellente idée ! fit le faux Valta. Rien de plus naturel et rien de moins suspect !

— Y a-t-il une chambre vacante à votre hôtel ? reprit Pascal.

— Il y en a plusieurs, entre autre une qui touche à la mienne...

— Je vais la retenir... Une fois installé et votre voisin, il nous sera facile de nous réunir...

— Eh bien, allez à l'hôtel, retenez la chambre et mettez-vous à dîner, car voici l'heure de la table d'hôte... Moi je vais faire un tour au café, j'irai vous rejoindre ensuite et nous aurons l'air de nous rencontrer par hasard...

— A merveille ! Quel est le numéro de votre chambre...

— 23... au second étage... c'est le 24 qui est libre...

— A quel étage logent les deux femmes ?

— Au premier...

— Elles ne descendent point à la table d'hôte ?...

— Voilà une question naïve, puisque la gouvernante est clouée sur son lit par sa foulure ! Elles mangent dans leur chambre. Cependant la jeune demoiselle sort quelquefois seule...

— Ah ! ah...

— Ainsi, aujourd'hui, elle est allée chez le pharmacien faire préparer un liniment pour sa compagne... Cela pourra servir...

Les deux hommes se séparèrent. Pascal se dirigea vers « l'Hôtel de la Gare, » et Léopold s'engagea dans une des rues sommairement éclairées de la petite ville. L'entrepreneur demanda une chambre ainsi que c'était convenu, se fit donner le numéro 24 et, après y avoir jeté un coup d'œil, se rendit à la table d'hôte où se trouvaient réunies une dizaine de personnes de personnes.

On venait d'achever le potage lorsque Léopold Lantier entra dans la salle à manger.

En le voyant, Pascal lui tendit la main et s'écria :

— Comment, mon cher, vous êtes ici ? Quelle heureuse chance de vous rencontrer ! Je vous croyais dans le Midi...

Et les deux voyageurs, que les autres convives prirent pour de vieux camarades, s'installèrent côte à côte.

Il nous paraît superflu d'ajouter qu'ils n'échangèrent pendant toute la durée du repas que des paroles insignifiantes.



Après le dîner ils firent une partie de billard, puis vers dix heures et demie, ils prirent leurs bougeoirs et se dirigèrent vers leurs chambres respectives où de bons feux avaient été préparés.

— A onze heures tout le monde est couché et endormi, vous pourrez venir... dit Léopold dans l'escalier.

Pascal répondit par un signe de tête affirmatif, et entra chez lui.

L'évadé de Troyes eut soin de ne pas clore tout à fait sa porte, alluma un cigare, tisonna le feu et attendit. Son attente fut courte. A l'heure convenue l'entrepreneur parut, referma la porte, et vint s'asseoir d'un air fort sombre au coin de la cheminée.

— Point de paroles inutiles! commença Léopold: allez droit au fait! Que se passe-t-il? Qu'avez-vous appris à Romilly, car c'est de là que vous rapportez cette mine épouvantée?..

— C'est de là... répliqua Pascal. Vous m'avez dit que Marguerite Bertin, la mère de la fille de Robert Vallerand, vivait encore...

— Oui... Je l'ai vue... Je l'ai entendu parler à votre oncle et lui réclamer son enfant.

— Savez-vous quelle est cette femme?

— J'ignore son nom, mais je sais qu'on l'a ramenée très malade du château de Viry-sur-Seine à l'Hôtel de la marine...

— Vous la croyez mourante... Eh bien, à cette heure, elle est en pleine convalescence, prête à quitter Romilly et à se mettre à la recherche de sa fille...

— Tonnerre!! murmura Léopold. Comment avez-vous appris cela?

— Je le tiens de sa propre bouche...

— Vous l'avez vue? vous lui avez parlé?...

— Oui... elle m'a confié le secret de sa jeunesse... Elle compte sur moi pour l'aider à retrouver son enfant...

— Elle vous a confié son secret? Elle compte sur vous?... répéta Léopold avec stupour. Vous la connaissez donc?

— Si je la connais! C'est ma belle-sœur...

— Votre belle-sœur, Marguerite Bertin, née Berthier!! s'écria le faux Valta sans réfléchir à la portée de son exclamation.

Ce fut au tour de Pascal d'être stupéfait.

— Comment savez-vous que ma belle-sœur est une Berthier? demanda-t-il en regardant fixement son complice.

Ce dernier se mordit les lèvres. Il venait de faire un bévéc et le comprenait à merveille, mais il était homme à se tirer d'un plus mauvais pas et, pour ne point laisser aux soupçons de Lantier le temps de naître et de grandir, il répliqua d'un ton délibéré:

— Je me suis livré à une étude approfondie de votre famille, de vos alliances et de vos affaires, que je connais sur le bout du doigt... Vous en avez eu déjà la preuve... Au fond ceci nous importe peu et, toute réflexion faite, je ne vois rien là d'effrayant...

Pascal fit un haut-le-corps.

— Cela ne vous effraye point? ? balbutia-t-il.

— Ma foi, non!! Ça ne change rien à notre affaire... La chère dame cherchera sa fille et ne la trouvera pas... voilà tout...

— Elle sait que la femme de confiance de Robert Vallerand a mission de veiller sur Renée et d'aller la rejoindre...

— Elle ne trouvera pas plus l'une que l'autre. Une fois les deux femmes supprimées vous vous présenterez, muni de la lettre, comme le seul héritier, chez le notaire de Paris. Il vous remettra les papiers, vous détruirez le testament et tout sera dit...

— Vous arrangez les choses à votre guise, malheureusement elles ne se passeront pas ainsi...

— Pourquoi donc?

— Parce que ma belle-sœur a l'intention d'aller elle-même chez le notaire et de le questionner au sujet de sa fille...

— Ah! diable! ah! diable! fit Léopold dont le visage exprimait l'inquiétude; comment cette idée lui est-elle venue...

— Elle sait que Robert Vallerand a écrit une lettre au notaire... Elle a eu cette lettre dans les mains pendant quelques secondes... Elle voit là une piste à suivre...

— On la lui fera perdre...

— Et comment? Songez-y doucement; je ne puis me servir de la lettre en question sans qu'on m'accuse d'avoir fait disparaître la femme de confiance et l'héritière!! l'énigme est insoluble! Nous sommes dans une impasse!

Léopold, très soucieux et le front penché, réfléchissait.

— Vous ne répondez pas... reprit Pascal au bout d'un instant. C'est que vous voyez combien j'ai raison! C'est que vous comprenez à quel point Marguerite, vivante et cherchant sa fille, est un obstacle infranchissable!...

Le faux Valta releva la tête. Il avait dans les yeux une lueur étrange et sur les lèvres un mauvais sourire.

— Eh! bien, mais, répliqua-t-il les obstacles sont faits pour être brisés! Vous figurez-vous d'ailleurs, par hasard, que je n'ai qu'un tour dans mon sac?... Ce que vous venez de m'apprendre modifie mes projets... Ce n'est ni vous ni moi qui nous présenterons chez le notaire avec la lettre...— Sachez cela et ne craignez rien...

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez plus tard.

— Mais...

— N'ajoutez rien, je vous en prie... interrompit Léopold. Comptez sur les millions que je vous ai promis, et dont j'aurai ma part... Cette perspective doit vous suffire... Je vous répète que la mère ne m'embarrasse pas...

— Si cependant elle se présente avant nous rue des Pyramides...

— Eh! bien?

— C'est pour le coup que tout sera perdu!!

— Pourquoi donc? Voyons, raisonnons avec calme et ne vous mettez point martel en tête!... Supposons que votre belle-sœur aille chez le notaire réclamer sa fille... De quel droit le ferait-elle? En vertu de quel titre?...

— Il existe sans doute un acte de naissance prouvant qu'elle est la mère...

(À CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1832 — (No. 141.)

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1832) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels entendus voudront bien régler l'arrérage immédiat, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le complète (brochée) de l'année 1831, aux conditions ci-dessus.